

Rareté et abondance en Mélanésie, d'hier à aujourd'hui

*quelques réflexions complémentaires à la présentation de P. Pillon intitulée
« Ecosystèmes, production, biens précieux et reproduction sociale : exemples
mélanésiens »*

Gilbert DAVID

Le rejet de la rareté dans une économie d'abondance

Comme le souligne P. Pillon, en Mélanésie, la rareté est un construit anthropique, les écosystèmes insulaires étant suffisamment diversifiés et productifs pour assurer de manière globale l'approvisionnement des populations en nourriture et en matière première. La productivité du milieu n'est cependant pas constante ; du fait des aléas naturels, sécheresses et cyclones, des baisses conjoncturelles de la production alimentaire peuvent intervenir afin de rendre rares les famines et faire en sorte qu'elles durent le moins longtemps possible, et la minimisation du risque alimentaire, est au cœur des stratégies de production de la plupart des groupes insulaires de Mélanésie. Cette stratégie repose sur la grande diversité des formes de nourriture¹, notamment dans le domaine végétal (plantes cultivées et « sauvages »), et sur la constitution de réserves alimentaires au sein des espaces non cultivés en favorisant le développement de plantes comestibles (Walter, 1994), utilisables en période post-cyclonique². En bord de mer, le platier peut également jouer ce rôle de réserve, auquel cas son accès est limité en

1. Cette diversité se retrouve également dans les formes de culture, avec l'emploi d'écosystèmes artificiels hautement productifs, comme les billons d'ignames ou les tarrodières irriguées, qui permettent la mise en valeur de milieux diversifiés (bas-fonds, versants) présentant des degrés d'exposition divers aux risques naturels. C'est ainsi que de petites parcelles situées au cœur de la forêt sont moins vulnérables aux dégâts du vent que les vastes étendues du littoral et que des billons d'igname sur versants sont moins menacés par les crues que les tarrodières de fond de vallée (David et Lille, 1992).

2. Ces plantes exigent souvent une longue préparation avant cuisson ou sont moins appétantes que les plantes ordinairement cultivées. En période de famine, ces inconvénients ne sont plus considérés ; seul compte l'apport nutritif de la plante.

période normale pour préserver la productivité du milieu³. Bien que les récifs coralliens et les forêts puissent être gravement endommagés par le passage d'un cyclone, dans les jours qui suivent la collecte de nourriture y est nettement plus productive que dans les parcelles cultivées dont les plantes ont fréquemment été endommagées ou détruites par le vent ou l'eau⁴ (Stephens et al., 1990).

Outre, la mise en « réserve » à fins alimentaires d'espaces forestiers ou côtiers, la constitution de réserve de nourriture pour limiter l'impact des famines prend également la forme de fosses à ensilage dans lesquelles des féculents cuits, généralement de l'arbre à pain, sont placées pour y être conservées durant plusieurs mois, voire années.

La rareté dans le monde insulaire contemporain : un construit anthropique exogène générant des perturbations endogènes

Le développement comme cause de rareté

L'ensemble des pays mélanésiens, qu'ils soient indépendants ou territoires français sont engagés depuis plusieurs décennies dans un processus de développement des secteurs agricoles et halieutiques visant à accroître la production alimentaire afin de réduire les importations (modèle de développement autocentré) et d'accroître les exportations pour la partie extravertie de leur économie, essentiellement le secteur des plantations (coprah, huile de palme, café, cacao). Cette politique de développement repose sur la spécialisation des producteurs et sur l'intensification des pratiques culturales. Nécessitant un accroissement significatif du temps de travail, ces processus entraînent une diminution symétrique du temps consacré aux activités vivrières, aux relations sociales et aux loisirs - cette diminution peut ainsi apparaître comme l'irruption de la rareté dans un champ où celle-ci n'avait pas encore prise - mais en revanche, ils augmentent les revenus monétaires des populations auxquelles s'adressent le développement. Dans le cas idéal, ces revenus sont suffisants pour compenser par l'achat de nourriture le déficit alimentaire qu'occasionne la diminution ou l'abandon de l'activité vivrière. L'intensification a pour corollaire des coûts fixes de fonctionnement : achat d'intrants (engrais, produits phyto-sanitaires, carburant, glace) et rémunération de la main-d'œuvre, et souvent l'adoption de matériel coûteux qui, bien que largement subventionné, oblige fréquemment le producteur à s'endetter auprès des organismes de crédits. Avant d'accroître le revenu du produc-

3. D'une manière générale au Vanuatu, plus l'espace halieutique traditionnel est vaste, et moins rigides sont les formes de régulation de l'accès à la ressource. Ainsi à Pentecôte, les platiers étroits font l'objet de « tabous » très stricts qui peuvent durer plusieurs mois ou mêmes années tandis qu'aux Banks, les vastes platiers ne font l'objet d'aucune interdiction. Toutefois la civilité mélanésienne ne permet pas d'envisager qu'un pêcheur puisse s'installer sur le territoire halieutique d'un autre groupe que le sien sans en avoir été expressément autorisé. Au delà de formules spécifiques de régulation existe donc un code général de bonne conduite qui, de fait, constitue une première forme de régulation de l'accès à la ressource.

4 Son port tapissant, qui lui permet de résister aux vents cycloniques, et son cycle cultural court font de la patate douce une plante très utile pour minimiser le risque alimentaire occasionné par les aléas climatiques.

teur, l'intensification est donc un processus qui l'amène à émettre régulièrement des flux financiers dont l'importance est souvent indépendante du résultat de son activité. Dans ce processus, la rareté revêt deux dimensions : la rareté en intrants qu'occasionne leur disponibilité irrégulière (exemple : carburant dans les îles isolées), la rareté des rentrées monétaires lorsque les coûts de fonctionnement approchent les gains tirés de l'activité. La rareté de ces rentrées se conjuguent parfois à un harcèlement administratif de la part des organismes de crédit lorsque les dettes contractées ne peuvent être honorées à temps. L'ensemble conduit les producteurs à un sentiment d'insatisfaction qui les amène parfois à cesser leur activité, d'autant que cette intensification, peu satisfaisante du point de vue des revenus, s'accompagne rarement d'une élévation sociale des producteurs. D'une abondance sociale, synonyme de richesse, au sens de bien être, on est donc passé à une pauvreté sociale et économique, doublée d'un mal être, dans la vaine quête de l'abondance matérielle. Lorsqu'il s'applique à un monde d'abondance, le développement économique contribue donc à l'apparition puis à l'expansion de la rareté, tant dans ses composantes économique que sociale et culturelle.

L'aide alimentaire comme cause de rareté ou d'abondance : de la relativité des perceptions

Solution à une rareté conjoncturelle d'origine endogène, à laquelle on pallie par une abondance conjoncturelle d'origine exogène, l'aide humanitaire peut contribuer à pérenniser la rareté alimentaire d'origine endogène lorsque les quantités délivrées sont supérieures aux besoins et que tout trouble occasionné au système de production endogène est suivi de l'aide. Ainsi, dans l'archipel des Sheperd, au Vanuatu, la délivrance de quantités importantes de riz suite au passage de cyclones a induit une diminution des pratiques traditionnelles de prévention du risque alimentaire. Si les victimes d'un cyclone sont certains d'être secourus et de pouvoir en outre dégager des surplus qu'elles réserveront à une consommation ultérieure, pourquoi préserveraient-elles les pratiques anciennes qui nécessitent un investissement réel, bien que limité, en temps de travail. Dans la même logique, les surplus de riz par rapport aux besoins immédiats suivant le passage du cyclone conduisent les villageois à se désinvestir d'une partie de leurs activités vivrières. Pourquoi cultiver des plantes vulnérables aux cyclones, dont une partie risque d'être détruite, si la même quantité de nourriture est disponible via l'aide. De l'abondance apportée par l'aide naît donc une rareté des pratiques et une acculturation, du moins du point de vue des observateurs extérieurs. Les insulaires perçoivent différemment ce processus, qu'ils jugent au contraire positif, l'aide alimentaire leur apporte de manière indirecte un gain de temps appréciable, qui pourra être consacré aux loisirs ou à des activités d'ordre culturel social ou religieux échappant à la sphère productive. Cet exemple permet de mettre en avant la relativité culturelle des concepts d'abondance et de rareté et de leur champ d'application. L'appauvrissement des connaissances et pratiques culturelles liées au risque cyclonique qu'engendre l'aide alimentaire, donnée objective constatée par les observateurs, est ainsi considérée par ces derniers comme fort dommageable pour la société villageoise qui, de son côté, ne s'en préoccupe guère et se réjouit plutôt de la moindre pénibilité des conditions de vie, de la nouvelle sécurité et du surplus de temps que cette aide apporte, signes d'un renforcement de l'abondance.

Conclusions

La rareté et l'abondance sont deux notions antagonistes, relatives à une quantité de matière, d'énergie ou d'information, à laquelle leur dimension quantitative confère une fausse impression de simplicité et d'objectivité. Dans le contexte de biens s'appliquant à une population, rareté et abondance se caractérisent selon le degré de satisfaction des besoins de cette population et dépendent donc de la perception de cette dernière concernant la qualité et la quantité d'une part de ses besoins et d'autre part des biens jugés aptes à les satisfaire. Les besoins comme la satisfaction de ces derniers ne sont pas des paramètres statiques mais évoluent dans le temps en fonction de leur dynamique propre, matérialisée par une boucle de rétroaction entre les besoins et leur satisfaction, et d'une dynamique exogène résultant d'une évolution de la perception de cette boucle de rétroaction par la population.

Envisagée selon cette perspective, la rareté et l'abondance deviennent des notions complexes et subjectives. Cette complexité et cette subjectivité s'accroissent avec le nombre des types de perceptions. L'intégration de la Mélanésie au système monde a multiplié ces derniers. Ainsi pour des ressources et un espace considérés à l'échelle du village s'appliquent au minimum trois catégories de perceptions : celle de la population⁵, celle de l'administration centrale et éventuellement de l'administration régionale ou communale, élaborant les politiques de développement à différentes échelles emboîtées, celle des agents de terrain chargés de les mettre en œuvre, auxquelles s'ajoutent parfois la perception des experts intervenant pour infléchir ces politiques ou leur application, celle des entrepreneurs privés d'origine nationale ou internationale désirant exploiter les ressources du village et celle des organisations écologistes internationales désirant au contraire les préserver. Ces différentes perceptions se conjugent pour donner des notions de rareté et d'abondance une image floue, chargée d'équivoque dans laquelle trop souvent disparaît la perception de la population locale qui, en tout état de cause, doit être la principale juge de la rareté ou de l'abondance des biens matériels ou culturels qu'elle consomme ou qui constituent son cadre de vie.

5. Cette perception de la population locale étant elle-même éclatée en de multiples perceptions individuelles qui diffèrent selon la position sociale ou économique des individus et leur vécu passé.